

BILDUNG

Die «Erleichterer»

Unbestritten: Das im August 2008 lancierte Projekt aJir (aider les Jeunes à s'impliquer pour se réaliser) entspricht einer Notwendigkeit.

VON
FRANÇOIS
LAMARCHE

Sie sind «facilitateurs» – Erleichterer. Wie ihre Funktionsbezeichnung verrät, haben die beiden Delegierten des Vereins aJir, Luis Sanchez und Alberto Rodriguez, die Aufgabe, Schülern ohne berufliche Perspektiven die Integration zu erleichtern. «Unser Ziel ist, die Maschine ins Rollen zu bringen.»

Schwierigkeiten. Zielpublikum der von Bieler Persönlichkeitsbezeichnung gegründeten Gruppierung sind Jugendliche beider Geschlechter in Schwierigkeiten. «Die Gründe können sprachlicher, schulischer oder auch familiärer Natur sein.» In ihrem Büro an der Neuengasse sprechen Sanchez und Rodriguez unisono von derselben Motivation. Auf Einladung der Lehrerinnen und Lehrer verbringen sie den Grossteil ihres Pensums in den Schulen, «um Kontakte mit den betroffenen Jugendlichen zu knüpfen.»

Beide stiessen «mehr oder weniger zufällig» zum Projekt. «Ich schrieb meine Maturarbeit über diese Problematik und bin zudem ein Ex-Schüler der Präsidentin», erzählt Sanchez und sein Kollege meint: «Ich arbeitete in dem Gebäude, in dem sich aJir niedergelassen hat, und habe einen Master in Psychologie.»

Im letzten (Schul-)Jahr hat das Duo 23 Fälle bearbeitet. «Für etwa 20 Jugendliche fand sich eine Lehrstelle und zwei kamen ins 10. Schuljahr.» Die Motivationsarbeit beginnt bereits mit Schülern der 7. Klasse.

«Unser Ziel ist, ihnen das Rüstzeug für die Zeit nach der Schule zu geben.» Dieses Jahr liegen mehr als 40 Dossiers auf dem Schreibtisch. «15 betreffen Neuntklässler. Neun sind abgeschlossen und die Jugendlichen platziert.» Fazit: «Es besteht ein echtes Bedürfnis.»

Unterstützung. Die Arbeit der beiden «Erleichterer» beschränkt sich jedoch nicht auf die Lehrstellen-Vermittlung: Unterstützt vom Projektleiter und von den Komitee-Mitgliedern erweitern sie ihren Auftrag mit der Suche nach Praktikumsplätzen und sogenannten Kurzjobs. «Bei diesen geht es darum, dass die Jugendlichen während mindestens drei Monaten drei Stunden wöchentlich arbeiten.» Dies soll ihnen helfen, sich in das berufliche Umfeld einzuleben. Es soll ihre Motivation festigen und in gewissem Sinne eine erste Entscheidung bestätigen. «Sie opfern dafür ihre Freizeit.»

Der unvermeidliche Papierkrieg bei der Stellensuche gehört auch zu den Hilfeleistungen. «Wir beraten die Jugendlichen bei der Vorbereitung der Vorstellungsgespräche, helfen ihnen beim Verfassen von Lebenslauf und Bewerbungsschreiben.» Mit einem eisernen Willen: «Für die Schüler da zu sein, und zwar am besten vor Ort, das heisst in den Schulen.» Im Bewusstsein, «dass die Jugendlichen nicht mit uns arbeiten, weil sie müssen». Die Klientel der beiden verteilt

Luis Sanchez und Alberto Rodriguez: «Das Integrationsprojekt deckt ein echtes Bedürfnis.»

sich zu etwa gleichen Teilen auf Jungen und Mädchen, am beliebtesten sind «Berufe in den Bereichen Gesundheit, Küche und Handel.»

Appell. Zur Halbzeit – das Pilotprojekt läuft über drei Jahre – ist die Bilanz für aJir insgesamt positiv. «Alle ziehen am selben Strick», betonen die beiden Männer an der Front. Mit einer Einschränkung allerdings: «Im aktuellen wirtschaftlichen Umfeld ist es nicht leicht, Kurzjobs zu finden. Die Arbeitgeber haben andere Sorgen.» Obwohl: «Manchmal müssen wir die Jugendlichen überzeugen, dass das Wichtigste eine Arbeit ist, und nicht die Höhe des Lohns.» Aber eines ist klar: «Ohne Mitwirkung der Unternehmen sind wir machtlos.»

Zu sagen ist noch, dass das Engagement von Luis Sanchez und Alberto Rodriguez bei der Arbeitsvermittlung nicht aufhört. «Wir betreuen die Jugendlichen während des ersten Lehrjahres weiter und sind bereit, bei Bedarf Nachhilfe zu erteilen.» Mit einer Hoffnung zum Schluss: «Dass das Projekt nach der Pilotphase nicht aufhört.» ■



Luis Sanchez und Alberto Rodriguez **espèrent «que le projet aJir ne s'arrête pas après la phase-pilote».**

FORMATION

Soutien francophone

Initié en août 2008, le projet aJir (aider les Jeunes à s'impliquer pour se réaliser) répond incontestablement à la clause du besoin.

PAR
FRANÇOIS
LAMARCHE

Ils sont «facilitateurs». Comme l'indique le qualificatif de leur fonction, Luis Sanchez et Alberto Rodriguez, délégués par l'association aJir, s'engagent à faciliter l'intégration de jeunes élèves sans perspectives professionnelles. «Notre objectif est de relancer la machine.»

Difficultés. Le public cible de ce groupement fondé par une brochette de personnalités biennaises est constitué par les jeunes, gars et filles, en difficulté. «Les raisons peuvent être linguistiques, scolaires ou encore familiales.» Dans leur bureau de la rue Neuve, les deux personnages parlent à l'unisson, respirent la même motivation. Sur recommandation des enseignants, ils passent l'essentiel de leur pensum dans les écoles. «Pour nouer les contacts avec les jeunes concernés.» Tous les deux se sont trouvés impliqués dans

le projet «un peu par hasard». «Je préparais mon travail de maturité sur la problématique et je suis un ancien élève de la présidente, Madame Villars», lance Luis Sanchez. Son collègue ajoute: «Je travaillais dans le bâtiment où s'est installée aJir, j'ai un master en psychologie.»

L'an dernier, période scolaire s'entend, les deux compères ont ouvert vingt-trois dossiers. «Une vingtaine de jeunes ont été placés en apprentissage, deux sont entrés en dixième année.» Le travail de motivation débute avec des élèves de septième année. «L'objectif est de préparer leur période post-scolaire.» Cette année, plus de quarante dossiers recouvrent leurs bureaux. «Quinze concernant des adolescents de neuvième année. Neuf sont déjà bouclés avec une place à la clé.» Constat liminaire: «Il y a un réel besoin!»

Soutien. Mais le travail des deux facilitateurs ne se limite pas au placement. Avec l'aide du chef de projet et de quelques membres du comité, ils cherchent aussi à étoffer leur portefeuille de places de stages, voire de «places job». «Ce dernier volet consiste à faire travailler les jeunes trois heures par semaine au

minimum durant trois mois.» Manière de leur permettre de s'habituer au contexte professionnel. De «confirmer» leur motivation et, en quelque sorte, de valider un premier choix. «Ils participent sur leur temps libre.»

L'incontournable pape-rasse relative à une recherche d'emploi fait aussi partie des coups de main. «Nous conseillons les jeunes dans la préparation d'une entrevue, les aidons à présenter un CV ou une lettre de motivation.» Avec une volonté absolue: «Etre à disposition des élèves, et de préférence sur place, c'est-à-dire dans les écoles.» Sachant que, «les jeunes ne travaillent pas avec nous par obligation». Le panel de demandeurs est réparti à parts égales entre filles et garçons, avec une préférence pour «les professions de la santé, la cuisine ou encore le commerce».

Appel. A mi-parcours, le projet pilote porte sur trois ans, le bilan global d'aJir est positif. «Tout le monde rame dans le même sens», relèvent les facilitateurs. Non sans déplorer: «Dans le contexte économique actuel, il n'est pas facile de trouver des 'places job'. Les employeurs ont d'autres soucis.» Même si «nous sommes quelquefois obligés de persuader les jeunes que mieux vaut avoir un travail que d'être trop fixés sur le salaire.» Et de souligner: «Sans l'engagement des entreprises, nous ne pouvons rien faire.»

A noter encore que l'engagement de Luis Sanchez et Alberto Rodriguez ne s'arrête pas au placement. «Nous assurons un suivi durant la première année d'apprentissage et sommes prêts à donner des cours d'appui, si nécessaire.» Avec un espoir en guise de conclusion: «Que le projet ne s'arrête pas après la phase pilote.» ■